

que, qui atteignit son point culminant au milieu du siècle dernier, fut aussi inévitablement et fortement entamée par la progression, à l'échelle mondiale, du mode capitaliste de production, par la naissance et la croissance rapide et redoutable d'autres centres producteurs de fonte et d'acier. Déjà, en 1897, J. Chamberlain avait tenté de réagir contre une telle menace dirigée contre toute l'industrie anglaise, en projetant la création d'un « Zollverein impérial » ; mais les Dominions — capitalistes eux-mêmes — l'avaient mis en échec. En 1923, Balwin, à son tour, échoua dans semblable essai.

Il ne fit aucun doute que l'industrie lourde anglaise entraînait dans sa phase décadente lorsqu'on put constater, par exemple, que la production de fonte de l'Allemagne, qui n'atteignait que les 2/3 de la production anglaise en 1892, parvenait à doubler celle-ci en 1912. En vingt ans, l'Allemagne, dans ce domaine, avait progressé de 320 p.c. et l'Angleterre de 32 p.c. seulement. Le recul de la production anglaise par rapport à la production mondiale devait aussi se manifester avec netteté. Pour la fonte, 13 p.c. en 1913, 7.8 p.c. en 1929 — pour monter à 8.4 p.c. en 1933. Pour l'acier, 10.2 p.c. en 1913, 8 p.c. en 1929 et 10.5 p.c. en 1933. L'amélioration relative de 1933 s'explique par le fait qu'à l'abri des droits de 33 p.c. imposés à l'importation en 1932, les producteurs sidérurgiques réussirent à substituer aux marchés extérieurs antérieurement perdus, un marché national monopolisé. La nécessité de maintenir ce monopole leur enlevait d'ailleurs toute chance de pouvoir prendre place au sein du cartel continental de l'acier et, par conséquent, la possibilité d'élargir leurs exportations qui, en 1933, restaient en effet stationnaires. On projette maintenant de parer à cette difficulté au moyen de primes à l'exportation allouées par prélèvement sur le produit des ventes intérieures.

Mais où la situation se révéla comme particulièrement grave, ce fut dans l'industrie cotonnière qui était la principale monnaie d'exportation.

Entre 1770 et 1815, l'Angleterre détenait le monopole du marché cotonnier et un machinisme déjà perfectionné lui permettait d'inonder le monde de ses cotonnades. Par la ruine massive de l'artisanat indigène aux Indes, elle put dévelop-

per là-bas ses exportations, après avoir traversé la grande crise de 1847 et en avoir rejeté la charge sur le prolétariat, en le livrant littéralement à la famine. Les magnats du Lancashire atteignirent l'apogée de leur puissance vers 1860. La saturation du marché des Indes (principal client) et de l'Australie, la guerre de Sécession, provoquèrent la débâcle de 1862-1863 et jetèrent l'industrie cotonnière sur la voie du déclin. Par la suite, d'autres causes vinrent encore aggraver la situation : la concurrence japonaise sur les marchés asiatiques s'ajoutant à celle des États-Unis sur les marchés sud-américains, le développement croissant de l'industrie textile aux Indes qui, en 1913, possédait 6 millions de broches, et, en 1933, 9 millions, qui en 1905, travaillaient 50,000 métiers et, en 1926, 154,000.

La faiblesse structurelle de l'industrie du Lancashire, déforçant celle-ci vis-à-vis de concurrents mieux outillés, s'exprimait surtout par l'existence de nombreuses entreprises, petites et moyennes, spécialisées à l'extrême et qui constituèrent le grand obstacle à une forte centralisation. De plus, la période de fièvre spéculative de 1919-1920 avait déterminé une surcapitalisation et multiplié les servitudes bancaires qui pesèrent lourdement sur les prix de revient.

Dans le processus de concentration et de centralisation des entreprises cotonnières, l'Angleterre se trouve aujourd'hui nettement infériorisée vis-à-vis du Japon, qui menace le plus directement ses positions asiatiques. En 1932, le nombre d'entreprises japonaises était trois fois moins élevé, avec un capital moyen triple de celui des usines anglaises. L'Angleterre, qui fut la première à mécaniser ses métiers — puisqu'en 1789, elle utilisait déjà la vapeur comme force motrice — détenait, en 1932, le double du nombre des métiers japonais, mais ils étaient automatisés dans une proportion de 5 p.c. seulement pour 50 p.c. au Japon qui, de ce fait, possédait cinq fois plus de métiers automatiques actionnés à raison de 30 à 40 par ouvrier.

Une telle différenciation devait évidemment se traduire par un rétrécissement considérable des marchés anglais. Par rapport à 1913, la baisse des exportations totales de tissus de coton était de 41 p.c. en 1926-1929, 63 p.c. en 1930, 79 p.c. en 1931. Celles vers les Indes représen-

taient, en 1913, 45 p.c. du total et elles fléchissaient à 25 p.c. en 1931. L'ampleur de l'effondrement de la production pouvait encore se mesurer en considérant le degré d'utilisation de la capacité productive pour 1,000 broches installées, le Lancashire traitait, en 1930-1931, 36 balles de coton, le Japon 357 et l'Inde 275. Dans certaines usines anglaises, le chômage des machines atteignait 50 p.c. et le chômage ouvrier jusqu'à 60 et 75 p.c.

La décomposition de cette industrie, jadis un des plus beaux fleurons de l'orgueil britannique, est poussée aujourd'hui à un tel degré qu'une réorganisation du secteur « Filature » est envisagée ; elle comporterait notamment le retrait de la sphère productive d'un quart environ des broches existantes. Le capitalisme est résolu à détruire du travail matérialisé, des forces productives utiles à l'homme mais nuisibles à la bourgeoisie, parce que ne pouvant fonctionner comme Capital ! Détruire ce que le prolétariat a produit et, en même temps, intensifier son exploitation car dans l'industrie cotonnière se pose, dans toute son acuité, le problème du rendement du travail, nettement « insuffisant » en face du concurrent japonais qui utilise 85 p.c. de femmes, contre 65 p.c. en Angleterre, 8 métiers ordinaires par homme contre 4 métiers et qui paye des salaires en... riz !

D'ailleurs, la réaction du patronat du Lancashire s'exprima déjà en 1929 par le grand lock-out au cours duquel il avait vainement tenté d'imposer le système du « more loom » ou augmentation du nombre de métiers par ouvrier. Par contre, en 1933, l'échec de la grève générale lui permit d'opérer une réduction des salaires. Le prolétariat du textile est, aujourd'hui, plus menacé que jamais.

\*\*\*

Charbon, Métallurgie, Textile, furent donc les trois secteurs les plus atteints par la décomposition de l'économie britannique, ainsi que par la dépression chronique qui, depuis treize ans, succédant à la courte phase de prospérité factice de 1919-1920, rongea comme un chancre tout l'appareil productif et permit à la fière et hautaine Angleterre de devenir le pays classique du chômage endémique : un million d'hommes constituant l'armée de chômeurs que le capitalisme anglais, au cours même de la phase de

reprise d'après-guerre, avait déjà définitivement rejetés de la sphère de la production. En 1934, ce chiffre est déjà doublé, alors que pour certaines branches importantes de l'industrie, les indices sont remontés à peu près à leur niveau de 1928-1929. Effets d'une « salutaire » rationalisation et intensification du travail, condamnant deux millions de prolétaires (13 p.c. du total des travailleurs) au chômage permanent puisque l'économie anglaise a atteint aujourd'hui sa capacité extrême d'absorption d'ouvriers nouveaux et puisqu'elle ne peut, par la suite, qu'en rejeter des milliers d'autres du procès du travail.

En 1928, année de haute conjoncture, le chômage chez les mineurs atteignait 25 p.c. Pour l'ensemble des industries décadentes, le chômage évolua de 17 p.c. en 1929 à 33 p.c. en 1932 et 28 p.c. en 1933. Pour les industries de production en général, le pourcentage fut respectivement de 8, 25 et 15 p.c. Pour les industries de consommation, de 6, 13 et 11 p.c. seulement. Fait particulièrement significatif et soulignant le parasitisme grandissant de la bourgeoisie anglaise : de 1920 à 1930, ce furent les industries alimentaires, d'ameublement, d'équipement domestique, de luxe, qui marquèrent la plus forte expansion. Déjà Marx, en 1861, mettait en évidence que le nombre de domestiques était presque l'équivalent du chiffre des prolétaires industriels (« Capital », tome 3, page 116). Cet accroissement relatif et absolu de la population improductive : serviteurs, laquais, servantes fut une des conséquences du processus général de l'accumulation capitaliste engendrant, d'une part, un développement gigantesque des forces productives, une élévation considérable de la composition organique du capital (moins prononcée cependant en Angleterre qu'en Allemagne ou aux États-Unis), d'où résultait l'accroissement de la productivité du travail ; d'autre part, l'exportation des capitaux.

Les modifications qui intervinrent dans la répartition des fonctions économiques de la population active, durant une période de 80 ans, de 1851 à 1931, traduisirent clairement l'évolution structurelle qui se poursuivait au sein de l'économie anglaise ; c'est ainsi que le pourcentage des hommes occupés dans la sphère industrielle passa de 51 p.c. en 1851 à 42 p.c.